

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 20

Artikel: Le combat de la reine : coutume valaisanne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179367>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il est curieux d'observer qu'aux deux époques critiques d'août et de novembre, où il se manifeste en général un accroissement de température, on observe un grand nombre d'étoiles filantes; et ne serait-il pas naturel de se demander s'il n'existe aucune connexion entre ces deux phénomènes? Si, comme on le croit, ces étoiles filantes ou aérolithes sont dûs au passage de la terre au milieu de deux anneaux de petits astres qui, comme toutes les planètes, circulent autour du soleil et qui s'enflamment lorsqu'ils pénètrent dans notre atmosphère, n'est-il pas permis de croire que la chaleur qui se développe au moment de cette inflammation est bien capable d'élever notablement la température de l'air? Et, dans les deux époques de février et de mai, qui se trouvent respectivement à six mois de distance d'août et de novembre, et où les deux anneaux de petits astres se trouvent interposés entre nous et le soleil, n'est-il pas au moins possible d'admettre que cette masse de petits corps peut intercepter une partie des rayons solaires et produire, par conséquent, le phénomène de refroidissement qui se manifeste alors? Telles sont les questions que se pose aujourd'hui la science et dont elle accepte les réponses comme l'explication la plus probable de ces curieux phénomènes.

S. C.

La fête des Chanteurs vaudois, qui doit avoir lieu à Lutry, les 26 et 27 mai prochain, promet d'être, dans de modestes proportions, assez brillante. Seize sections prendront part au concours qui sera divisé en deux catégories, douze pour le chant populaire et quatre pour le chant artistique; ce sera la première fois que les Chanteurs vaudois essaieront ce système. Pour clôturer le concours, la société le *Frohsinn*, de Lausanne (hors concours), exécutera un morceau, puis le concert se terminera par cinq chœurs d'ensemble étudiés avec soin et qui, on peut l'espérer, feront un effet imposant vu le grand nombre de voix (400 environ).

Le soir, un bal, organisé par la *Lyre*, de Lutry, entretiendra la gaieté et l'animation sur la place de la fête.

Le lundi 27, à 9 heures du matin, tous les chanteurs prendront le train pour se rendre à Cully; l'hymne vaudois (*Vaudois, un nouveau jour se lève.*) sera chanté autour de la colonne Davel, puis le cortège montera à Grandvaux, où le *dix heures* traditionnel sera servi sur la terrasse d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le lac et les Alpes. Le retour à Lutry s'effectuera par Aran, Montagny, la Boillattaz et les Bannerettes; de cette manière, les chanteurs de la campagne feront une course assez pittoresque dans le vignoble.

La lutte entre les sections promet d'être très vive; les morceaux sont généralement bien choisis, et, naturellement, chacun travaille et se prépare à remporter le premier prix.

Nous empruntons au *Cultivateur de la Suisse romande* les lignes suivantes qui donnent une pittoresque description d'une des scènes les plus caractéristiques de la vie pastorale alpestre dans le Valais :

Le combat de la reine.

Coutume valaisanne.

Dans le val d'Hérens, je fus conduit, il y a deux ans, par l'hôtelier d'Evolène, sur l'alpe du Châtelet; c'était le jour où, pour la première fois de la saison, les vaches sont réunies en grand troupeau pour l'alpage. Il s'agissait, pour nous, d'assister au combat de la reine, qui se donnait ce jour-là, me dit-on, dans quatre localités du val d'Hérens, en sorte que les *sportmen* de tout le pays avaient le choix du spectacle.

Une pelouse dans le creux d'un vallon, où sont épars quelques châlets, est le lieu du combat, bien connu des champions femelles, de ce singulier tournoi dont le résultat final est d'assurer le règne de la maîtresse-vache, et de faire cesser toute prétention rivale.

Des groupes de montagnards, de femmes et d'enfants joyeux animaient la scène lorsque nous arrivâmes; les jolies filles d'Evolène et des Haudères, avec leurs corsages rouges et leurs cornettes échancrées sur le front, embellissaient par leurs rustiques attraits les premiers plans de ce tableau, dont un peintre suisse ne saurait oublier le riant souvenir.

Bientôt des beuglements lointains — des chants de guerre, je suppose — se firent entendre de différents côtés, puis je vis s'avancer les combattantes: la landsturm encornée, les vaches laitières, les génisses, et jusqu'aux jeunes veaux, caracolant à travers la prairie, pour célébrer la fête à leur manière.

En vain les vachers s'efforçaient de retenir l'ardeur des plus pressées; il y eut, pendant les premières heures, une étrange confusion, et plus d'une culbute accompagnée d'éclats de rire, dans ce rassemblement tumultueux. Cependant un montagnard blanchi dans les combats mesurait les cornes des vaches présentées pour la lutte, au moyen d'un instrument assez semblable au bouchon creux d'une poire à poudre, puis il donnait quelques coups de lime aux cornes trop effilées.

Il devait être onze heures du matin, lorsque les vieux bergers qui remplissaient l'office de juges du camp firent avancer sur l'arène les deux premières combattantes.

Il est d'usage, dans le val d'Hérens, que la maîtresse-vache de l'année précédente tienne le champ pendant cette première passe, et quelquefois elle le garde jusqu'à la dernière. L'arène n'a pas plus de 8 ou 10 mètres de longueur; c'est un terrain piétiné, une parcelle étroite et sans verdure.

On ne peut y rentrer quand on en est dehors, et les adversaires paraissent très-bien comprendre qu'il s'agit de s'y maintenir, et d'en chasser son antagoniste pour être le vainqueur. Aussi ne les voit-on point se poursuivre hors de l'arène, et, s'il le faut, les bergers interviennent pour séparer les plus acharnées.

Les vaches s'abordent de côté, et restent parfois cinq minutes tête baissée, l'œil dilaté, soufflant et piétinant dans la poussière. Tout à coup les cornes s'engagent avec une agilité inattendue, les fronts se pressent violemment, les muscles se raidissent, enfin la plus faible des combattantes est entraînée en arrière et jetée hors de l'arène au milieu des cris des spectateurs. C'est ainsi que je vis se succéder une vingtaine de ces combats singuliers, et revenir les animaux vainqueurs dans la première lutte pour se mesurer de nouveau. L'originalité du spectacle m'en faisait oublier la longueur, mais ma curiosité de touriste n'était rien auprès du vif intérêt que témoignent les spectateurs.

Les gens du val d'Hérens mettent une grande importance aux succès de leurs vaches de combat. Ils les préparent plusieurs semaines à l'avance; une nourriture tout à fait exceptionnelle leur est imposée; quand vient le grand jour, chacun suit les incidents de la lutte avec une attention que rien ne fatigue, et s'il survient un cas douteux, les affirmations contradictoires sont soutenues avec une vivacité passionnée. Je vis naître tout à coup un grand débat, dont la cause serait demeuré pour moi à jamais inconnue sans les explications de mon guide, l'hôtelier d'Evolène, un amateur de première force, et qui n'était pas fâché de me faire apprécier dans cette occasion la profondeur de ses connaissances.

La vache maîtresse en ce moment était une vache noire d'assez forte encolure et qui me paraissait de race allemande; une vache rousse, moins grande et moins forte en apparence, fut alors amenée sur l'arène par son propriétaire, mais les juges protestèrent et refusaient le combat, avec l'approbation des spectateurs.

— La vache rousse est stérile ! dit mon hôte.
 — Eh ! qu'est-ce que cela fait ? lui demandai-je.
 — Cela fait tout ! répondit-il d'un air capable, et je dus me contenter pour le moment de cette explication sommaire.

Cependant, pour contenter l'humeur belliqueuse de cette dernière venue, qui labourait la terre de ses cornes et soulevait la poussière, on consentit à la faire lutter contre un jeune taureau de médiocre apparence. « Un petit taureau rabougri, » disait mon hôte. C'était un sorte d'intermède avant le dernier acte, un combat sans conséquence, mais dont le résultat fut tout autre que ne le supposait mon inexpérience : la vache rousse n'ayant pas mis quatre minutes pour chasser hors de l'arène et renvoyer au pâturage son adversaire humilié.

Il était deux heures après-midi et j'assistais depuis trois heures à cette scène alpestre, sous un soleil de juillet et perché, moi dixième, sur les pierres brûlantes d'une toiture. Je partis avec mon guide, bien qu'il fit son possible pour me retenir encore, mais je fus sourd à ses instances. J'appris en route que l'honneur seul est l'enjeu dans « les combats de la reine, » qui ne sont jamais l'occasion de paris entre les spectateurs.

Les pauvres montagnards du val d'Hérens aiment leurs vaches d'une affection désintéressée, et sont payés de tous leurs soins pour elles par l'espérance du succès qui les flatte, en sorte qu'ils ne comprennent pas même comment l'appât d'un gain aléatoire pourrait augmenter pour eux les agréments de la fête.

Heureuses gens ! innocents plaisirs !.....

J'appris le même soir par la Renommée aux cent voix que la vache noire avait tenu le champ jusqu'à la dernière passe, et affirmé à grands coups de cornes son empire sur toutes ses rivales.
 Genève, 15 décembre 1866.

DUBOIS-MELLY.

Guerre à la guerre.

Nous trouvons, dans *la Liberté*, le jugement suivant sur la guerre ; il nous paraît si juste, si chrétien, que nous aimons à le reproduire :

« Je regarde la guerre avec un sentiment d'horreur que nulle expression ne saurait rendre. J'ai longtemps manqué de la patience nécessaire pour lire des récits de batailles. Si tout le monde était de mon humeur, aucun homme ne voudrait combattre pour la gloire, car le nom d'un général qui n'a pas d'autre droit au respect ne vient point sur mes lèvres, et le manque de sympathie l'arrache bientôt de mon esprit.... L'homme, ce fils immortel de Dieu, massacré par son frère ; la terre et la mer teintes de sang humain par des mains humaines ; ces femmes, ces enfants écrasés sous les ruines des cités assiégées ; les ressources les plus nombreuses des Etats, les forces les plus puissantes de la nature converties, par la malignité de l'homme, en des instruments de torture et de destruction : tout cela donne à notre globe l'apparence de l'enfer... Encore une fois, je ne saurais me battre contre telle ou telle nation. Ce peuple n'est point pour moi une simple abstraction ; ce n'est point une masse confuse. Il apparaît à mes yeux comme autant d'individus sous des milliers de formes et de rapports intéressants. Je le vois composé de maris et de femmes, de pères et de fils qui s'aiment les uns les autres autant que j'aime les miens. Ce sont des épouses dévouées et des enfants aimables ; ce sont des chrétiens unis avec moi en notre commun Sauveur. C'est une immense multitude de laboureurs à la charrue et d'artisans dans leurs ateliers, dont j'aime les utiles travaux, dont je voudrais éclairer l'intelligence, dont je souhaite l'élévation et le bonheur. Ce sont encore des hommes de goût, de génie, d'éru-

dition, dont les écrits ont souvent charmé mes heures solitaires. Et voilà la nation que j'irais combattre ! »

CHANNING.

La Luise Tserrot et son vòlet.

Dàvi Tserrot avà prài frài la né dào bounan, ein revegneint d'Etsalleins, et fut d'obedzi dé sé mettré à lli po ne pas ein ressailli. On fe veni lo màidecin que bailla bin on n'ordonnance, mà que ne repondài dé rein. La fenna à Dàvi, la pourra Luise, lo pressavé po fèrè son testameint, kà n'avions min d'einfants et la Luise que n'avài rein zù qué son trossé avài onna vouairetta pouàire.

— Dàvi ! que le l'ài desài, ne vâo tou pas fèrè on bet dé testameint, kà ce t'allâvé mourì..... ç'arài traò tà !

— Eh ! bin, fâ veni lo notéro, su trào malâdo po écrivé, n'aré pas l'acquouet dé teni onna pllionma.....

Le fenna einvouïe on n'espret à Etsalleins po queri lo notéro et malheureusameint pas petout l'espret fut via que Tserrot eut n'a crise, que vera lé je et que l'espira.

— Eh ! à Dieu mé reindo !... te possibllio à moñdo ! desài la Luise tota désolâie dé cein que lo testameint n'iré pas fé, que vé-ïo déveni !.....

Tot d'on coup, l'arrété dé plliora et le décheint à la grandze io lo vòlet François Griot gouvernavé.

— François, m'n'ami, mon pourro François, que le lài dit, lo maitré vint dé mourì : ye volliavé fèrè son testameint et tot m'e bailli ; yé einvouï lo bovâiron po queri lo notéro à Etsalleins et ye va bintout veni, mà lé traò tà.

Et le pllioravé.....

— François ! fâ mé on serviço, te ne l'ài pédré rein.

— Et quié, noutra maïtra ?

— Ce te t'é mettâi à lli à la plliace de m'n'hommo ; on clioura lé contréveints et lo notéro que ne té cognâi pas, créra que t'es Dàvi et écrira têt cein que te l'ài dera dé mettré su lo testameint ; quand té demâdéra : porquoui fédé-vo voutron testameint, te l'ài deré : po ma fenna ! et pi tot àora bin.

— Diabllie, diabllie, dese François ein sé frotteint lo dàì derrâi l'orollhie, c'est que..... vâi mà..... tsé !... ne sé pas..... diabllie !

— François !... sté pllié ! te ne t'ein repeintré pas !

— Eh ! bin tant pis, por vo, noutra maïtra, ye lo fari.

Ye vont dein lo pâilo io étâi lo coo dé Dàvi Tserrot et lo mettont derrâi lo lli dein onna villhie mé tota cirenâie, et mettiront dèssus on moué d'étoppés. François sé devîté, sé fourré à lli, sé couvré bin adrâi avoué lé linsu et lo lévet, et on momeint après, lo notéro arrevé accompagni dé dou témoens.

— Eh ! bondzo, mon pourro Dàvi, dese lo notéro, cein ne va pas ?

— Hhhn'n'n'..... na. (François fasâi dàì ranque-mélâiés dào diabllio).

— Vo volliâi fèrè voutron testameint ?

François toussa, soupira et dese oquié que ressseim-blliâvé à : Ohì.

— Po voutra fenna ?